

guère qu'une chose, et une chose fort essentielle dans une présentation : le nom de famille de Jean.

—C'est Jean, dit-il, mon filleul, lieutenant au régiment d'artillerie en garnison à Souvigny. Il est de la maison.

Jean fit deux grands saluts ; les Américaines deux petits ; après quoi elles se mirent à fourrager dans leurs sacs et en retirèrent chacune un rouleau de mille francs, gentiment enfilé dans des étuis verts en peau de serpent cerclés d'or.

—Je vous apportais ceci pour vos pauvres, monsieur le curé, dit madame Scott.

—Et moi ceci, dit Bettina.

Délicatement elles glissèrent leur offrande dans la main gauche du vieux curé, et celui-ci, regardant alternativement sa main droite et sa main gauche disait :

—Qu'est-ce que c'est que ces deux petites choses-là ? c'est bien lourd. Il doit y avoir de l'or là dedans.... Oui, mais combien ? combien ?

Il avait soixante-douze ans, l'abbé Constantin, et beaucoup d'argent lui avait passé par les mains, pour n'y pas rester longtemps, il est vrai ; mais cet argent lui était venu par petites sommes, et le soupçon d'une telle offrande ne pouvait lui entrer dans la tête. Deux mille francs ! Jamais il n'avait eu deux mille francs en sa possession, ni même jamais mille.

Donc, ne sachant pas ce qu'on lui donnait, le curé ne savait comment remercier. Il balbutiait :

—Je vous suis bien reconnaissant, madame ; vous êtes bien bonne, mademoiselle.

Enfin il ne remerciait pas assez. Jean crut devoir intervenir.

—Mon parrain, ces dames viennent de vous donner deux mille francs.

Alors, saisi d'émotion et de reconnaissance, le curé s'écria :

—Deux mille francs ! deux mille francs pour mes pauvres !

Pauline fit brusquement une nouvelle apparition.

—Deux mille francs ! deux mille francs !

—Il paraît, dit le curé, il paraît.... Tenez, Pauline, prenez cet argent et faites attention....

Elle était bien des choses au logis, la vieille Pauline, servante, cuisinière, pharmacienne, trésorière. Ses mains reçurent avec un tremblement respectueux ces deux petits rouleaux d'or qui représentaient tant de misères adoucies, tant de douleurs diminuées.

—Ce n'est pas tout, monsieur le curé, dit madame Scott, je vous donnerai cinq cents francs tous les mois.

—Et je ferai comme ma sœur.

—Mille francs par mois ! Mais alors il n'y aura plus de pauvres dans le pays.

—C'est bien ce que nous désirons. Je suis riche, très riche.... et ma sœur aussi !... elle est même plus riche que moi.... parce qu'une jeune fille a de la peine à beaucoup dépenser.... tandis que moi ! Ah ! moi !... Tout ce que je peux, je dépense tout ce que je peux ! Quand on a beaucoup d'argent, quand on a trop d'argent, quand on en a plus que cela n'est juste, dites, monsieur l'abbé, pour se le faire pardonner, y a-t-il d'autre moyen que de toujours avoir les mains grandes ouvertes et de donner, de donner, de donner le plus possible et le mieux possible ? D'ailleurs, vous aussi, vous allez me donner quelque chose.

Et, s'adressant à Pauline :

—Vous seriez bien bonne, mademoiselle, de m'apporter

un verre d'eau fraîche. Non, pas autre chose.... un verre d'eau fraîche.... je meurs de soif.

—Et moi, dit en riant Bettina, pendant que Pauline courait chercher le verre d'eau, je meurs d'autre chose, c'est de faim que je meurs.... Monsieur le curé.... cela, je le sais, est affreusement indiscret.... Mais je vois que votre couvert est mis.... Est-ce que vous ne pourriez pas nous inviter à dîner ?

—Bettina ! dit madame Scott.

—Laissez donc, Suzie, laissez donc.... N'est-ce pas, monsieur le curé, vous voulez bien ?

Mais il ne trouvait rien à répondre, le vieux curé. Il ne savait plus du tout, plus du tout où il en était. Elles prenaient d'assaut son presbytère ! Elles étaient catholiques ! Elles lui apportaient deux mille francs ! Elles lui promettaient mille francs tous les mois ! Et elles voulaient dîner chez lui ! ah ! cela, c'était le dernier coup ! l'épouvante le prenait à la pensée d'avoir à faire les honneurs de son gigot et de ses œufs au lait à ces Américaines follement riches, qui devaient se nourrir de choses extraordinaires, fantastiques, inusitées. Il murmurait :

—A dîner !... à dîner !... vous voudriez dîner ici ? Jean dut encore une fois intervenir.

—Mon parrain sera trop heureux, dit-il, si vous voulez bien accepter ; seulement, je vois ce qui l'inquiète.... Nous devons dîner ensemble, tous les deux, et il ne faut pas, mesdames, vous attendre à un festin.... Enfin vous serez indulgentes.

—Oui, oui, très indulgentes, répondit Bettina.

Puis, s'adressant à sa sœur :

—Voyons, Suzie, ne faites pas la moue parce que j'ai été un peu.... vous savez bien que c'est mon habitude d'être un peu.... Restons, voulez-vous ? Cela nous reposera de passer une heure ici bien tranquillement. Nous avons eu une telle journée en chemin de fer.... en voiture.... dans la poussière.... dans la chaleur !... Nous avons fait un si affreux déjeuner ce matin dans un si affreux hôtel ! Nous devons retourner dîner, à sept heures, dans ce même hôtel, pour reprendre, ensuite, le train de Paris.... Mais dîner ici sera réellement plus gentil. Vous ne dites plus non.... Ah ! que vous êtes bonne, ma Suzie ?

Elle embrassa sa sœur très câlinement, très tendrement, puis se tournant vers le curé :

—Si vous saviez, monsieur le curé comme elle est bonne !

—Bettina : Bettina !

—Allons, dit Jean, vite, Pauline ! deux couverts. Je vais t'aider.

—Et moi aussi, s'écria Bettina, moi aussi, je vais vous aider. Oh ! je vous en prie, cela m'amusera tant ! Seulement, monsieur le curé, vous me permettrez de faire un peu comme chez moi.

Lestement elle ôta son manteau d'abord, et Jean put admirer, dans son exquise perfection, une taille merveilleuse de souplesse et de grâce.

Miss Percival ensuite enleva son chapeau, mais avec un peu trop de hâte ; car ce fut le signal d'une ravissante débâcle. Toute une avalanche s'échappa et se répandit, par torrents, en longues cascades, sur les épaules de Bettina ; elle se trouvait alors devant une fenêtre par où entraient à flots les rayons du soleil.... et cette lumière d'or, venant frapper en plein sur cette chevelure d'or, mettait dans un encadrement délicieux l'éclatante beauté de la jeune fille. Confuse et rougis-